



HAL
open science

**Compte-rendu de: Petites méditations métaphysiques
sur la vie et la mort by Arnaud Villani, in Revue
Philosophique de la France et de l'Étranger, T. 201, No.
3 (JUILLET-SEPTEMBRE 2011), pp. 413-414**

Alain Panero

► **To cite this version:**

Alain Panero. Compte-rendu de: Petites méditations métaphysiques sur la vie et la mort by Arnaud Villani, in Revue Philosophique de la France et de l'Étranger, T. 201, No. 3 (JUILLET-SEPTEMBRE 2011), pp. 413-414. Revue philosophique de la France et de l'étranger, 2011. hal-03348758

HAL Id: hal-03348758

<https://hal-u-picardie.archives-ouvertes.fr/hal-03348758>

Submitted on 25 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Arnaud Villani, *Petites méditations métaphysiques sur la vie et la mort*, Paris, Hermann Éditeurs, 2008, 127 p.

Une écriture de la vie et de la mort peut-elle nous donner à penser ce que mourir veut dire ? Évidemment non. N'ayant, en tant que telle, aucun sens, la mort ou la fin (comme d'ailleurs l'événement de la naissance) déjoue tout arraisonement : nul concept ou signification, nul signifiant pur ou trace, nul schème ou image archétypale - pas même l'intuition d'un présent qui n'est déjà plus ce qu'il était - ne sauraient la métaphoriser. Dès lors, qui ne pressent, s'il demeure un tant soit peu sage ou lucide, qu'en de telles matières, un silence éloquent vaut mieux que de longs discours ou de mauvais livres... Comment oser, en effet, sauf à s'imaginer secrètement être l'égal des plus grands écrivains, s'aventurer dans des zones de langage aussi impraticables ? Comment une telle audace n'apparaîtrait-elle pas aussitôt comme faute de goût ou péché d'orgueil ? Car, en ce point, avoir du style et des manières ne suffit pas. L'écriture de la mort requiert autre chose que la maîtrise ou les savoirs de l'*Homo faber*. Que dire ? Et comment le dire ? Glosera-t-on alors, en rénovant à bon compte les mots de la tribu, sur un nouveau Dieu sans nom, un étrange Hasard qui est Fatalité, une imprévisible Évolution qui est une création ? S'abandonnera-t-on plutôt, en guise d'exercices spirituels, à un *pathos* qui ne concerne que le regret des forces vives de la jeunesse ou celui des corps aimés ? Mais dire la mort n'est pas uniquement dire un amour, fût-il absolument singulier. Dans ces conditions, pour que le Je qui parle, en l'occurrence celui qui a pour nom Arnaud Villani, devienne plus grand que lui-même et s'éveille clairon, il appert, au fil des paragraphes, qu'il devait paradoxalement et ici même, dans ce lieu incertain qu'est tout livre, mourir en tant que signataire ou *Ego*, pour mieux ressusciter ailleurs - en fait, dans le même espace incertain de la littérature - anonymement, en tant qu'Autre. Et c'est bien cette disparition et ce sacrifice de l'auteur qui sont ici joués ou symbolisés dans les quatre premières méditations de ce volume, quelque chose qui est de mèche non pas tant avec l'hyperbolique doute cartésien qu'avec l'idée deleuzienne d'un « champ transcendantal ». Quoi qu'il en soit, dans les méditations suivantes (en tout, il y en a douze), le récit, quasi fragmentaire, progressivement purgé des références ou des problématiques érudites dont le poète Villani, ou plutôt son double, le professeur de philosophie, peine parfois à se défaire, devient plus sombre, plus noir, au risque, à vouloir sonder à tout prix l'incommunicable, de frôler le soliloque. Au moyen d'une sorte de dialectique de la double négation vidée de toute prétention totalisante, le texte procède alors irrésistiblement, suivant en cela sa pente vertigineuse, d'échos en échos, puis de rémanences en rémanences, vers le sol jamais atteint de sa propre absence. Comme si, dans une perspective nietzschéenne et archi-blanchotienne, ou tout bêtement, par instinct de survie et donc de façon réflexe, il fallait, durant le temps infini que dure la chute, dire « oui » et ne rien croire : pas même que ce qui a été écrit a été manqué. À la fin, le lecteur, un peu perdu, « entre deux eaux », comme le Descartes de la « Méditation seconde », ne sait plus que penser ou ne sait plus penser. Ce qui est déjà ça : il aura donc momentanément fait, à son insu, l'expérience d'une purification ou d'une suspension de ses habitudes intellectuelles. Mais quand, retrouvant tous ses esprits, ou ses automatismes psychologiques, le lecteur sera redevenu lui-même, c'est-à-dire un être fini mais raisonnable (ce que Villani nommerait un « Vérificateur de la Qualité », p. 108), il s'étonnera qu'un tel texte, plus objet d'art contemporain que manuel de sagesse, soit passé dans une collection de « Philosophie ».

Alain PANERO.